En septembre 2017, quand je suis entrée dans cette classe de 1ère ES du lycée Liberté de Bamako, j’ai éprouvé un *je ne sais quoi* difficile à caractériser sur le moment face à cette trentaine de paires d’yeux, des garçons et des filles, vêtus qui à l’européenne, qui de façon traditionnelle.

Fraîchement arrivée, je ne connaissais rien du Mali, excepté ce que j’en avais lu dans *Ségou* de Maryse Condé.

Toute l’année scolaire serait alors jalonnée par un dialogue constant entre tradition et modernité, entre exigences du programme et découverte réciproque de cultures différentes.

Il y a eu la lecture du *Cahier d’un retour au pays natal* d’Aimé Césaire dont les mots ne résonnaient pas de la même façon chez eux comparativement à ceux auxquels j’avais enseigné en Martinique. À la banalité du « caïlcedrat royal » avait répondu la nécessité du dessin pour se représenter Fort-de-France, « cette ville plate étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix » décrite par le poète.

Il y a aussi eu l’artisanat de N’golonina qu’un de leurs travaux personnels encadrés (les fameux TPE) m’a fait découvrir.

Il y a encore eu la complicité de la lecture commentée des bulletins scolaires au regard des exigences familiales et sociales.

Et il y eut, les années après, les messages me tenant au courant de leurs parcours ; les rencontres à Paris, dans ce café, place Saint-Michel et surtout, la prise en charge à Orly, d’Ousmane Diarra, écrivain malien, hôte habitué du lycée Liberté, et qui revenait de Martinique, où un projet culturel avec mes nouveaux élèves, autour de son roman *La Route des clameurs*, l’avait conduit.

En somme, le *je ne sais quoi* s’est progressivement transformé, au fil du temps, en une sorte de bonheur né du plaisir partagé de la rencontre.